Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 16 (1915-1916)

Artikel: Les forces morales
Autor: Combe, Edouard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-917299

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES FORCES MORALES

S'il est une chose que la guerre actuelle a prouvée sans contestation possible, c'est la puissance des forces morales. Parmi les phénomènes les plus frappants auxquels nous assistons, figure le réveil de la conscience universelle, s'érigeant en juge suprême dans le conflit et préparant ses sanctions avant même que les armes aient rendu leur verdict. Et elle aura le dernier mot; on ne sait pas au juste comment cela se fera, comment cela se peut faire, mais chacun le sent: c'est le droit et non la force qui mène le monde. Sans hésiter, l'instinct profond de l'humanité a décrété d'imposture les sophismes de Hegel et de ses disciples, et a posé en principe que les lois morales sont éternelles et universelles, que les droits de la justice, de la loyauté et de la pitié valent pour les nations comme pour les individus. Et cette décision a été quasi unanime. Allez au Chili, allez en Chine, allez aux Etats-Unis, ouvrez les journaux qui reflètent le plus exactement l'opinion de la masse: en dehors de quelques-uns que dirigent très visiblement leur intérêt ou des influences immédiates, partout la même note, partout la même proclamation de la supériorité du droit sur la violence. Le courant est si puissant qu'il se manifeste presque malgré eux dans des organes que tout semblerait porter aux conclusions contraires; il prévaut contre des parentés de race, contre des sympathies intellectuelles évidentes. Même dans des pays que leur situation géographique et leurs affinités naturelles devaient ranger presque nécessairement du côté des empires du centre, comme la Suède et la Hongrie, nombreuses sont les voix qui s'élèvent pour affirmer les revendications de la justice, pour appeler le triomphe du droit sur la force.

En Suisse alémanique, la parenté du sang a parlé la première, et l'on s'est hâté de conclure à la division, au fossé. Mais la voix de la conscience a bientôt dominé toutes les autres et ils se trompent lourdement, ceux qui, égarés par certaine presse, croient à une division profonde de l'opinion suisse. Cette division existe, mais non pas où l'observateur superficiel serait tenté de la voir; elle est principalement entre les vrais Suisses et „l'étranger qui est dans nos portes“; elle sépare, non pas welsches et alémaniques, mais plutôt ces derniers entre eux. Que de lettres — signées des

noms les plus authentiquement suisses — nous avons lues, exprimant la parfaite adhésion de confédérés d'une autre race! Non, la conscience, le respect du droit qui furent notre force aux heures critiques, restent notre force et notre fanion de ralliement. Cette conscience a pu être momentanément obscurcie chez quelques-uns — résultat parfois d'un excès de scrupule —, mais à mesure que le temps passe et que se dissipe le brouillard dont se voilaient les origines, l'union des âmes se fait plus complète. Il ne sera pas dit que chez nous les forces morales sont inopérantes, alors que partout ailleurs l'humanité s'incline devant elles en un hommage saisissant.

Devant cette unanimité, on voit les coupables s'étonner, se débattre, tenter d'impossibles justifications. Ils sentent, trop tard, que devant ce jugement de l'humanité il n'est pas d'appel et que, quelle que soit l'issue de la lutte à main armée, leur cause est perdue. Où qu'ils tournent les yeux ils ne rencontrent, au lieu de l'admiration qu'ils croyaient due à leur force, que réprobation et condamnation. Et comme vaincre est une chose et tirer parti de la victoire en est une autre, comme ils n'ignorent pas qu'on ne saurait avoir raison contre tous et plier sous sa loi un univers hostile, ils commencent à comprendre l'inutilité de leur folle entreprise. Loin de leur valoir le respect et la soumission, leur supériorité matérielle ne provoque que le roidissement et la résistance. Elle ne fait que mieux toucher du doigt le danger que ferait courir au monde civilisé l'établissement définitif de l'hégémonie allemande. Cette hégémonie, le monde n'en veut pas, à aucun prix. Et l'on commence à se dire, au camp des agresseurs, que mieux vaut inspirer la sympathie et la confiance que la terreur. A ce point de vue, il n'y a pas de neutres: il y a les empires du centre (y compris les Turcs, bourreaux de leurs peuples) d'un côté, et l'univers de l'autre.

L'erreur tragique de l'Allemagne a été de croire les faux prophètes qui lui affirmaient les droits prétendus d'un Etat distinct des hommes qui le composent, affranchi des entraves de la morale vulgaire, planant par delà le bien et le mal. Pour son malheur, elle a méconnu l'universalité des lois morales; se leurrant d'une illusion fatale, elle a cru que seules les lois matérielles régissaient désormais les peuples, que pour eux l'intérêt était la

loi suprême, unique, et que cet intérêt servi par la force créait le droit. Et voici, d'un seul coup elle voit s'effondrer le fruit d'un labeur patient de cinquante ans. On peut l'en plaindre, car son effort fut prodigieux et eût mérité une autre récompense. Pourquoi faut-il qu'elle ait compté, pour hâter un succès assuré d'avance de façon presque mathématique par le développement normal de ses énergies, sur des procédés aussi déloyaux, empruntés à une notion périmée des rapports internationaux, lesquels, sous l'influence de la civilisation et du christianisme, tendent visiblement à des solutions dérivant de tout autres concepts? Pourquoi faut-il qu'au lieu de rechercher la victoire par le droit, elle ait appliqué ses merveilleuses facultés à préparer la dévastation et le meurtre par des moyens dont l'effroyable efficacité répand l'épouvante sans parvenir à lui procurer une paix solide et féconde?

Car la cause est désormais entendue et les vicissitudes de la guerre sont impuissantes à y rien changer: quoi qu'il arrive, et même dans le cas d'une victoire complète qui paraît de plus en plus improbable, l'Allemagne n'en est pas moins amoindrie pour longtemps. Usée par deux ans de lutte sur trois fronts, privée de la fleur de sa jeunesse, endettée à succomber sous le faix pendant des générations, son commerce et son industrie gravement compromis, elle serait incapable d'imposer sa loi aux vaincus et de retirer les bénéfices de sa victoire. C'est en vain que son peuple s'impose des privations inouïes. Un an, deux ans encore de ce supplice ne l'approcheraient pas d'un pouce du but qu'elle se proposait en déchainant le fléau. C'est le désastre irrémédiable, la pauvreté sinon la faillite. Et dans sa détresse, ce malheureux pays n'a pas même la consolation de rencontrer la sympathie. Qui donc aurait pitié de ceux qui ont renié la pitié? Qui donc sympathiserait avec les hautains surhommes qui n'avaient pour les faibles que dédain et mépris, maintenant qu'ils apparaissent humiliés et déchus? Certes, l'Allemagne se relèvera, car le peuple, s'il a été trompé et dévoyé, est sain et reste plein d'énergie. Il demeure formidable, et les coups qu'il continue à porter à ses adversaires sont terribles. Ceux qui dirigent ses destinées avaient accumulé des engins de destruction si effroyables et si nombreux qu'ils ont pu et pourront longtemps encore entasser les deuils et les ruines. Mais leur rêve de domination universelle est bien mort, et pendant des générations,

dans ce monde qu'ils voyaient d'avance prosterné à leurs pieds, auquel ils devaient dicter des lois, *leur* loi, les Germains devront subir l'inimitié des regards, la froideur de l'accueil, la méfiance et la réserve qui rebutent et qui blessent.

* * *

Un exemple montrera mieux que tous les raisonnements la puissance des forces morales. Dans les origines du présent conflit, l'Alsace-Lorraine et la Pologne n'ont joué aucun rôle. Pour les neutres impartiaux, il était évident que la France, si elle ne pouvait sans lâcheté et sans ingratitude renier l'Alsace fidèle, la Lorraine chair de sa chair, avait définitivement renoncé à reconquérir par les armes les provinces perdues. Le gouvernement quel qu'il fût qui eût inscrit à son programme une guerre de revanche contre l'Allemagne n'eût pas vécu une heure. La question de Pologne était d'autant moins susceptible d'amener un conflit entre l'Allemagne et la Russie que ces deux pays étaient vis-à-vis du royaume démembré coupables au même chef et que les deux autocrates, le kaiser de Berlin et le tsar de Pétrograde, s'entendaient parfaitement pour maintenir leur domination sur le lambeau de Pologne qu'ils s'étaient attribué.

Or, qu'a-t-on vu? Pas plus tôt la guerre déchaînée, ces deux questions qui lui étaient étrangères ont passé subitement au premier plan et il est apparu à tous les yeux que la conscience universelle n'admettrait aucun règlement final qui ne règle en premier lieu, selon la justice, le sort des peuples martyrs. Chose extraordinaire, cela a été admis par la Russie elle-même dans la proclamation du grand-duc Nicolas: d'emblée, l'immense empire acceptait en cas de victoire une solution qui exigeait de lui une diminution de territoire!

Arrêtons-nous un instant à cette question de la Pologne. Le principal argument employé par l'Allemagne pour sa défense consiste à dire qu'elle défend l'Europe contre le despotisme et la barbarie slaves. Et pour beaucoup d'amis de la France, l'alliance de la république française avec l'autocratie russe, même admise comme une nécessité politique, est considérée comme une sorte de compromission regrettable, comme une infidélité à l'idéal démocratique et au principe des nationalités. Hâtons-nous de le dire: nous ne sympathisons en aucune mesure avec l'autocratie;

nous avons par contre la plus haute estime pour le peuple, ou plutôt pour les peuples de Russie. Et c'est parce que nous appelons de nos vœux l'émancipation de ces peuples que nous estimons la victoire de la Russie nécessaire. Seule cette victoire pourra faire luire pour eux l'aurore de la liberté.

On éprouve comme une nausée à voir l'Allemagne reprocher au peuple russe son abjection et son ignorance. Chaque fois dans l'histoire que ce peuple a essayé de soulever la dalle de son sépulcre, qui donc a pesé de tout son poids pour la rabattre sur lui et assurer la paix du cimetière à l'autocrate de Pétrograde? Si le peuple russe, qui est un bon peuple, à l'âme foncièrement sociable et chrétienne, n'a jamais pu jusqu'ici sortir de sa prison et se développer normalement, à qui la faute? A qui la faute si cette barbarie et cette ignorance sont devenues un danger et une menace pour l'Occident? Est-ce bien à ceux qui l'ont voulue et assurée à la lui reprocher.?

Si demain la Russie était vaincue, si l'influence de Berlin redevenait toute puissante à Pétrograde, le peuple russe pourrait dire adieu pour longtemps à tout espoir d'émancipation et de relèvement. Que la Russie, grâce à l'appui de la France et de l'Angleterre libérales, triomphe de l'autocratie allemande, bien plus dangereuse que l'autre parce que plus scientifique et „organisée", et les peuples de l'immense empire, devenus conscients de leur force, sauront bien arracher à leurs maîtres les libertés nécessaires. Devenus les arbitres de leurs destinées, les peuples de Russie, bien loin d'être un danger pour l'Europe occidentale, deviendront un précieux agent de civilisation, un ferment vivifiant pour l'Asie innombrable en même temps qu'un solide rempart contre l'épouvantail du „péril jaune".

* * *

Mais après cette longue digression, revenons à l'Alsace-Lorraine. Pourquoi cette question a-t-elle pris dans le conflit mondial une aussi monumentale importance? C'est que la conscience humaine, allant plus profond que les apparences, devinait à l'origine de la grande guerre des crimes anciens, mais non prescrits, une injustice renouvelée jour après jour, dans le cas de la Pologne depuis plus d'un siècle, dans celui de l'Alsace-Lorraine depuis quarante-cinq ans. Ce sont ces deux chancres qui ont miné la

santé de l'Europe, entretenant le germe de la guerre sous de menteuses apparences de paix. C'est la violence permanente faite à deux peuples bien vivants et avides d'indépendance qui a empoisonné l'Allemagne, faussant chez elle le fonctionnement normal de la vie.

Laissons pour l'instant la question de Pologne, compliquée et lointaine, pour nous attacher plus spécialement à celle de l'Alsace-Lorraine, plus près de nous et plus simple. En 1871, une cruelle injustice a été commise au détriment du peuple alsacien-lorrain: contre sa volonté unanime, ce peuple a été arraché au corps dont il faisait partie et violemment rattaché à un autre, puis maintenu désormais dans la soumission par la force brutale.

En vain invoquait-on les prétendus droits de l'Etat. En vain traitait-on de rebelles des hommes dont le seul crime était de vouloir vivre libres et maîtres de leurs destinées. En vain multipliait-on l'imposture et criait-on „paix, paix" où il n'y avait point de paix. Les lois morales n'avaient rien perdu de leur force, et de l'injustice commise l'Allemagne a été la première victime. L'univers a pu contempler cet étrange spectacle: un grand peuple torturé par une mauvaise conscience. Les docteurs avaient beau entasser raisonnements et sophismes: le ver rongeur faisait son œuvre. Sentant qu'elle avait donné contre elle de légitimes motifs de haine, l'Allemagne se crut haïe. Et elle vécut désormais dans la crainte, n'apercevant de tous côtés qu'ennemis conjurés à sa perte. Alors que nul ne songeait à l'attaquer, elle multipliait les mesures de défense. Pour garder le bien mal acquis, elle concluait des alliances, s'imposait les plus lourds sacrifices financiers, se hérissait de fer, s'astreignait à la plus dure des disciplines, ne dormait que d'un œil, construisait fébrilement des lignes stratégiques — à ceux qui allèguent les intentions agressives de l'Entente, le doigt posé sur la carte des chemins de fer de l'Europe est la meilleure réponse. — Ses voisins, inquiets de ses armements formidables, prenaient-ils les mesures défensives que conseillait la plus élémentaire prudence? L'Allemagne leur supposait aussitôt les plus noirs desseins. Aussi lorsque, en face de l'agression inqualifiable de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie, les puissances de l'Entente eurent déclaré qu'elles ne pouvaient tolérer cette nouvelle violence, l'Allemagne affolée y vit-elle un complot contre sa sûreté et, perdant la tête,

elle tira l'épée et fonça sur l'agresseur imaginaire. Mauvaise conscience!

A la lueur de la psychologie des masses, on comprend ce qui autrement paraîtrait incompréhensible: que le peuple allemand tout entier ait été si facilement trompé, qu'il ait pu croire de bonne foi être attaqué et obligé de se défendre. Cette erreur même est un aveu: l'aveu de sa culpabilité vis-à-vis des peuples opprimés. En attribuant à cette prétendue agression de faux motifs: jalousie, revanche, désirs de conquête, l'Allemagne cherchait à se tromper elle-même plus encore qu'à tromper les autres. Mauvaise conscience et besoin de se justifier à ses propres yeux. Le coup de théâtre du 1er août 1914 a été l'acte d'hallucination et de folie du coupable que hante le remords. L'Allemagne subissait cette loi de la Némésis éternelle qui veut qu'une mauvaise action en engendre une autre, qu'un nouveau crime soit perpétré pour effacer le crime ancien, et ainsi de crime en crime jusqu'au châtiment final.

Bismarck, dit-on, était opposé à l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Bismarck était un grand Allemand, il sentait d'instinct qu'une faute allait être commise qui finirait par ruiner son œuvre. La guerre actuelle démolira en Allemagne bien des idoles: peut-être grandira-t-elle Bismarck.

* * *

Il y a pourtant quelque chose de consolant dans la constatation que Pologne et Alsace-Lorraine sont au fond de tout le conflit actuel, car le mal une fois reconnu, le remède est facile à trouver. Si la plaie gangrenée ouverte aux flancs de l'Allemagne par la violence faite à l'Alsace-Lorraine et à la Pologne est à l'origine de cette guerre, l'Allemagne possède un moyen infaillible de mettre fin aux hostilités le jour où elle aura enfin reconnu l'inutilité de prolonger la lutte. Ce moyen consiste à proposer la réparation de ses fautes, soit un règlement des deux questions conforme à la justice et aux droits des peuples. Ceci fait, tous les autres points litigieux: colonies, liberté des mers, liberté des détroits, conflits balkaniques, ne présenteront plus de difficultés insurmontables; leur règlement pourra être laissé à un congrès, car il n'en est pas un qui ne puisse se résoudre au moyen de concessions mutuelles. L'aurore d'une ère de paix durable pourra luire, mais pas avant. Sur ce point, la conscience universelle est inflexible et la guerre

devra durer aussi longtemps que son verdict n'aura pas été accepté.

La justice, la loyauté et la pitié, aujourd'hui plus que jamais, sont les forces qui mènent le monde.

LAUSANNE EDOUARD COMBE

□□□

FEST

Von FRIEDRICH W. WAGNER

Die Nacht ist voll Wind
Und weichem Getön.
Es singet das Kind
Und lächelt schön.

Im purpurnen Wein
Glänzt Mond und Stern.
Im hohen Verein —
Wir grüßen den Herrn.

□□□

SPÄTE HEIMKEHR

Von HANS KAEGI

Durch die Nacht kam ich gegangen
Heimwärts an dem schlafnen Ranft,
Hörte an den Wiesenwangen
Bachsang unauslöschlich sanft.
Sah von fern im Schlummergrunde
Noch ein fahles Scheinchen glühn,
Und als letztes in der Runde
Zitternd in die Nächte fliehn,
Still ins Finstere versinken;
S'war, als wisperte es bang:
„Ließest mich zu lange winken,
Wanderer, zu lang, zu lang."